

— D'abord... et puis parce que je grille de vous voir vous crocher avec le Maître-d'École, celui qui m'a toujours rincé... le voir rincé à son tour... ça me flattera...

— Ah çà ! est-ce que tu crois que pour t'amuser je vais sauter comme un bouledogue sur le Maître-d'École ?

— Non, mais il sautera sur vous dès qu'il entendra dire que vous êtes plus fort que lui, répondit le Chourineur en se frottant les mains.

— J'ai encore assez de monnaie pour lui donner sa paye ! » dit nonchalamment Rodolphe ; puis il reprit : « Ah çà ! il fait un temps de chien... si nous demandions un pot d'eau-de-vie avec du sucre ?

— Ça me va, dit le Chourineur.

— Et pour faire connaissance nous nous dirons qui nous sommes, ajouta Rodolphe.

— L'Albinos dit le Chourineur, *fagot affranchi* (forçat libéré), débardeur de bois flotté au quai Saint-Paul, gelé pendant l'hiver, rôti pendant l'été, douze à quinze heures par jour dans l'eau, moitié homme, moitié crapaud, voilà mon caractère, » dit le convive de Rodolphe en faisant le salut militaire avec sa main gauche. « Ah çà ! ajouta-t-il, et vous, mon maître, c'est la première fois qu'on vous voit dans la Cité... C'est pas pour vous le reprocher, mais vous y êtes entré crânement sur mon crâne et tambour battant sur ma peau. Nom d'un nom, quel roulement !... surtout les coups de poing de la fin... J'en reviens toujours là ; comme c'était festonné !... quelle giboulée ! Mais vous avez un autre métier que de rincer le Chourineur ?

— Je suis peintre en éventails, et je m'appelle Rodolphe.

— Peintre en éventails ! c'est donc ça que vous avez les mains si blanches, dit le Chourineur. C'est égal, si tous vos camarades sont comme vous, il paraît qu'il faut être pas mal fort pour faire cet état-là... Mais puisque vous êtes ouvrier, pourquoi venez-vous dans un tapis franc de la Cité, où il n'y a que des *grinches*, des *escarpes* ou des *fagots affranchis* comme moi, parce que nous ne pouvons pas aller ailleurs ? C'est pas votre place ici ; les honnêtes ouvriers ont leurs guinguettes, et ils ne parlent pas argot.

— Je viens ici, parce que j'aime la bonne société.

— Hum !... hum !... dit le Chourineur en secouant la tête d'un air de doute. Je vous ai trouvé dans l'allée de Bras-Rouge ; enfin... suffit... Vous dites que vous ne le connaissez pas ?

— Est-ce que tu vas m'ennuyer encore longtemps avec ton Bras-Rouge, que l'enfer confonde...

— Tenez, mon maître, vous vous défiez peut-

être de moi, vous avez tort ; si vous voulez, je vous raconterai mon histoire... à condition que vous m'apprendrez à donner les coups de poing qui ont été le bouquet de ma raclée... j'y tiens...

— J'y consens, Chourineur, tu me diras ton histoire... et la Goualeuse nous dira aussi la sienne.

— Ça va, reprit le Chourineur... il fait un temps à ne pas mettre un sergent de ville dehors... ça nous amusera... Veux-tu, la Goualeuse ?

— Je veux bien ; mais je n'en aurai pas long à raconter, dit Fleur-de-Marie.

— Et vous nous direz aussi votre histoire, camarade Rodolphe ? ajouta le Chourineur.

— Oui, je commencerai...

— Peintre d'éventails, dit la Goualeuse, c'est un bien joli métier.

— Et combien gagnez-vous à vous éreinter à ça ? dit le Chourineur.

— Je suis à ma tâche, répondit Rodolphe ; mes bonnes journées vont à trois francs, quelquefois à quatre, mais dans l'été, parce que les jours sont longs.

— Et vous flânez souvent, gueusard ?

— Oui, tant que j'ai de l'argent, et j'en dépense pas mal ; d'abord dix sous pour ma nuit dans mon garni.

— Excusez, monseigneur... vous couchez à dix, vous ! » dit le Chourineur en portant la main à son bonnet.

Ce mot *monseigneur*, dit ironiquement par le Chourineur, fit sourire imperceptiblement Rodolphe, qui reprit :

« Oh ! je tiens à mes aises et à la propreté.

— En voilà un pair de France ! un banquezingue ! un riche ! s'écria le Chourineur ; il couche à dix !

— Avec ça, continua Rodolphe, quatre sous de tabac, ça fait quatorze ; quatre sous à déjeuner, dix-huit ; quinze sous à dîner, un ou deux sous d'eau-de-vie, ça me fait dans les environs de trente-quatre à trente-cinq sous par jour. Je n'ai pas besoin de travailler toute la semaine ; le reste du temps je fais la noce.

— Et votre famille ? dit la Goualeuse.

— Le choléra l'a mangée, répondit Rodolphe.

— Et qu'est-ce qu'ils étaient, vos parents ? demanda la Goualeuse.

— Fripiers sous les piliers des Halles, négociants en vieux chiffons.

— Et combien que vous avez vendu leur fonds ? dit le Chourineur...

— J'étais trop jeune ; c'est mon tuteur qui l'a vendu ; quand j'ai été majeur je lui ai redû trente francs... Voilà mon héritage.

— Et votre bourgeois, à cette heure ? demanda le Chourineur.

— Il s'appelle M. Gauthier, rue des Bourdonnais ; bête... mais brutal..., voleur... mais avare ; il aime autant se faire crever un œil que de faire la paye aux ouvriers. Voilà son signalement ; s'il s'égare, laissez-

le se perdre, ne le ramenez pas. J'ai appris mon métier chez lui depuis l'âge de quinze ans ; j'ai eu un bon numéro à la conscription ; je m'appelle Rodolphe Durand... Voilà mon histoire.

— Maintenant, à ton tour la Goualeuse, dit le Chourineur ; je garde mon histoire pour la bonne bouche. »

III. — HISTOIRE DE LA GOUALEUSE.



COMMENÇONS d'abord par le commencement, dit le Chourineur.

— Oui... tes parents ? reprit Rodolphe.

— Je ne les connais pas, dit Fleur-de-Marie.

— Ah ! bah ! fit le Chourineur. Tiens, c'est drôle, la Goualeuse !... nous sommes de la même famille...

— Vous aussi, Chourineur ?

— Orphelin du pavé de Paris... tout comme toi, ma fille.

— Et qui est-ce qui t'a élevée, la Goualeuse ? demanda Rodolphe.

— Je ne sais pas, monsieur... Du plus loin qu'il m'en souvient, j'avais bien, je crois, six ou sept ans, j'étais avec une vieille borgnesse qu'on appelait la Chouette... parce qu'elle avait un nez crochu, un œil vert tout rond, et qu'elle ressemblait à une chouette qui aurait un œil crevé.

— Ah !... ah !... ah !... Je la vois d'ici, la Chouette ! s'écria le Chourineur en riant.

— La borgnesse, reprit Fleur-de-Marie, me faisait vendre le soir du sucre d'orge sur le Pont-Neuf ; c'était une manière de me faire demander l'aumône... Quand je n'apportais pas au moins dix sous en rentrant, la Chouette me battait au lieu de me donner à souper.

— Et tu es sûre que cette femme n'était pas ta mère ? demanda Rodolphe.

— J'en suis bien sûre, la Chouette me l'a assez reproché d'être sans père ni mère ; elle me disait toujours qu'elle m'avait ramassée dans la rue.

— Ainsi, reprit le Chourineur, tu avais une danse

pour fricot quand tu ne faisais pas une recette de dix sous ?

— Et puis après j'allais me coucher sur une paille étendue par terre, où j'avais souvent bien froid, bien froid.

— Je le crois bien, *la plume de Beauce* (1) ! c'est une vraie gelée, s'écria le Chourineur ; le fumier vaudrait cent fois mieux ! Mais on fait le dégoûté, on dit : C'est canaille... ç'a été porté ! »

Cette plaisanterie fit sourire Rodolphe. Fleur-de-Marie continua :

« Le lendemain matin la borgnesse me donnait la même ration pour déjeuner que pour souper, et elle m'envoyait à Montfaucon chercher des vers pour amorcer le poisson ; car dans le jour la Chouette tenait sa boutique de lignes à pêcher près du pont Notre-Dame... Pour un enfant de sept ans qui meurt de faim et de froid, il y a loin, allez... de la rue de la Mortellerie à Montfaucon.

— L'exercice t'a fait pousser droite comme un jonc, ma fille ; faut pas te plaindre de ça, dit le Chourineur, battant le briquet pour allumer sa pipe.

— Enfin, reprit la Goualeuse, je revenais bien fatiguée. Alors, sur le midi, la Chouette me donnait un petit morceau de pain.

— De ne pas manger, ça t'a rendu la taille fine comme une guêpe, ma fille ; faut pas te plaindre de ça, dit le Chourineur en aspirant bruyamment quelques bouffées de tabac. Mais qu'est-ce que vous avez donc, camarade ? non ! je veux dire maître Rodolphe ; vous avez l'air tout chose... Est-ce parce que c'te jeunesse a eu de la misère ? Tiens... nous en avons tous eu de la misère !

— Oh ! je vous défie bien d'avoir été aussi malheureux que moi, Chourineur, dit Fleur-de-Marie.

(1) La paille.

— Moi ! la Goualeuse !... Mais figure-toi donc, ma fille, que t'étais comme une reine auprès de moi ! Au moins, quand tu étais petite, tu couchais sur de la paille et tu mangeais du pain... Moi, je passais mes bonnes nuits dans les fours à plâtre de Clichy, en vrai *gouépeur* (1), et je me restaurais avec des trognons de choux et autres légumes de rencontre que je ramassais au coin des bornes ; mais le plus souvent, comme il y avait trop loin pour aller aux fours à plâtre de Clichy, vu que la fringale me cassait les jambes, je me couchais sous les grosses pierres du Louvre... et l'hiver j'avais des draps blancs... quand il tombait de la neige.

— Un homme, c'est bien plus dur ; mais une pauvre petite fille, dit Fleur-de-Marie ; avec ça j'étais grosse comme une mauviette.

— Tu te rappelles ça, toi ?

— Je crois bien ; quand la Chouette me battait, je tombais toujours du premier coup ; alors elle se mettait à trépigner sur moi en criant : « Cette petite bête-là, elle n'a pas pour deux liards de fesse ; ça ne peut pas seulement supporter deux coups de poing. » Et puis elle m'appelait *la Pégrinotte*, j'ai pas eu d'autre nom, ç'a été mon nom de baptême.

— C'est comme moi, j'ai eu le baptême des chiens perdus ; on m'appelait *chose... machin... ou l'Albinos*. C'est étonnant comme nous nous ressemblons, ma fille ! dit le Chourineur.

— C'est vrai... pour la misère..., dit Fleur-de-Marie qui s'adressait presque toujours à cet homme ; maintenant, malgré elle, une sorte de honte en présence de Rodolphe, osant à peine lever les yeux sur lui, quoiqu'il parût appartenir à l'espèce de gens avec lesquels elle vivait habituellement.

— Et quand tu avais été chercher des vers pour la Chouette, qu'est-ce que tu faisais ? demanda le Chourineur.

— La borgnesse m'envoyait mendier autour d'elle jusqu'à la nuit ; car le soir elle allait faire de la friandise sur le Pont-Neuf. Dame ! à cette heure-là, mon morceau de pain était bien loin ; mais si j'avais le malheur de demander à manger à la Chouette, elle me battait en me disant : « Fais dix sous d'aumône, Pégrinotte, et tu auras à souper ! » Alors moi, comme j'avais faim, et qu'elle me faisait bien du mal, je pleurais toutes les larmes de mon corps. La borgnesse me donnait mon petit éventaire de sucre d'orge au cou, et elle me plantait sur le Pont-Neuf, où dans l'hiver je grelottais de froid. Et pourtant, quelquefois, malgré moi, je m'enfermais tout debout, mais

pas longtemps, car la Chouette me réveillait à coups de pied. Enfin je restais sur le Pont-Neuf jusqu'à onze heures du soir, ma boutique de sucre d'orge au cou et souvent pleurant bien fort. De me voir pleurer... ça touchait les passants, et ces fois-là on me donnait jusqu'à dix, jusqu'à quinze sous, que je rendais à la Chouette ; car pour voir si je ne gardais rien pour moi, elle me fouillait partout, et me regardait jusque dans la bouche.

— Le fait est que quinze sous c'était une fameuse soirée pour une mauviette comme toi !

— Je crois bien ; aussi la borgnesse, voyant ça...

— D'un œil, dit le Chourineur en riant.

— Bien sûr, puisqu'elle n'en avait qu'un. Voilà que la borgnesse prend l'habitude de me donner toujours des coups, avant de me mener sur le Pont-Neuf, afin de me faire pleurer devant les passants et d'augmenter ainsi ma recette.

— C'était méchant, mais pas bête !

— Eh bien ! pourtant, à la fin je me suis endurcie aux coups ; comme la Chouette enrageait quand je ne pleurais pas, moi, pour me venger d'elle, plus elle me faisait de mal, plus je tâchais de rire, tout en ayant des larmes plein les yeux.

— Dis donc... des sucres d'orge?... c'est ça qui devait te faire envie, ma pauvre Goualeuse ?

— Oh ! je crois bien, Chourineur ! mais je n'en avais jamais goûté ; c'était mon ambition... et cette ambition-là m'a perdue. Un jour, en revenant de Montfaucon, des petits garçons m'avaient battue et volé mon panier. Je rentre, je savais bien ce qui m'attendait : je reçois des coups et pas de pain. Le soir, avant d'aller au pont, la Chouette, furieuse de ce que je n'avais pas étrenné la veille, au lieu de me battre comme d'habitude pour me mettre en train de pleurer, me martyrise jusqu'au sang en m'arrachant des cheveux du côté des tempes où c'est le plus sensible.

— Tonnerre ! ça c'est trop fort ! s'écria le bandit en frappant du poing sur la table et en fronçant les sourcils. Battré un enfant, ça ne me va déjà pas trop... mais le martyriser... Tonnerre !

Rodolphe avait attentivement écouté le récit de Fleur-de-Marie ; il regarda le Chourineur avec étonnement. Cet éclair de sensibilité le surprenait.

« Qu'as-tu donc, Chourineur ? lui dit-il.

— Ce que j'ai ? ce que j'ai ? comment ! ça ne vous fait rien de rien, à vous ? Ce monstre de Chouette qui martyrise cette enfant ! Vous êtes donc aussi dur que vos poings ?

— Continue, ma fille, dit Rodolphe à Fleur-de-Marie, sans répondre à l'interpellation du Chourineur.

— Je vous disais donc que la Chouette m'avait martyrisée pour me faire pleurer ; je m'en vas au pont avec mes sucres d'orge. La borgnesse était à sa poêle... De temps en temps elle me montrait le poing. Alors, comme je n'avais pas mangé depuis la veille et que j'avais grand' faim, au risque de mettre la Chouette en colère, je prends un sucre d'orge, et je le mange.

— Bravo, ma fille!

— J'en mange deux.

— Bravo ! Vive la charte!!!

— Dame ! je trouvais ça bien bon, pas par gourmandise, j'avais si faim ! Mais voilà qu'une marchande d'oranges se met à crier à la borgnesse : « Dis donc, la Chouette... Pégriotte mange ton fonds ! »

— Oh ! tonnerre ! ça va chauffer... ça va chauffer, dit le Chourineur, singulièrement intéressé. Pauvre petit rat ! quel tremblement quand la Chouette s'est aperçue de ça, hein !

— Comment t'es-tu tirée de là, pauvre Goualeuse ? dit Rodolphe, aussi intéressé que le Chourineur.

— Ah ! ç'a été dur pour moi, mais plus tard, car la borgnesse, tout en enrageant de me voir manger ses sucres d'orge, ne pouvait pas quitter sa poêle, sa friture était bouillante.

— Ah !... ah !... ah !... c'est vrai. En voilà une... de... position difficile ! » s'écria le Chourineur en riant aux éclats.

— De loin la Chouette me menaçait avec sa grande fourchette de fer... Sa friture finie, elle vient à moi... On m'avait donné trois sous d'aumône, et j'avais mangé pour six... Sans me rien dire, elle me prend par la main pour m'emmener. Je ne sais pas comment à ce moment-là je ne suis pas morte de peur. Je me rappelle ça comme si j'y étais... car justement c'était dans le temps du jour de l'an. Il y avait je ne sais combien des boutiques de joujoux sur le Pont-Neuf ; toute la soirée j'en avais eu des éblouissements..., rien qu'à regarder toutes ces belles poupées, tous ces beaux petits ménages... vous pensez, pour un enfant c'est si amusant à voir ?

— Et tu n'avais jamais eu de joujoux, toi, la Goualeuse ? dit le Chourineur.

— Moi ! mon Dieu ? Qui est-ce qui m'en aurait donné ? dit tristement la jeune fille. Enfin, la soirée finit ; quoiqu'en plein hiver, je n'avais qu'une mauvaise petite robe de toile, ni bas, ni chemise, et des sabots aux pieds ! Il n'y avait pas de quoi étouffer, n'est-ce pas ? Eh bien ! quand la borgnesse m'a pris

la main, je suis devenue tout en nage. Ce qui m'effrayait le plus, c'est qu'au lieu de jurer, de tempêter comme à l'ordinaire, la Chouette ne faisait que gronder tout le long du chemin entre ses dents... Seulement, elle ne me lâchait pas, et me faisait marcher si vite, si vite, que j'étais obligée de courir pour la suivre. En courant, j'avais perdu un de mes sabots ; et comme je n'osais pas le lui dire, je la suivais tout de même avec un pied nu sur le pavé... En arrivant je l'avais tout en sang.

— La mauvaise chienne de borgnesse ! s'écria le Chourineur en frappant de nouveau sur la table avec colère ; ça me retourne le cœur de penser à cette enfant qui trotte après cette vieille voleuse, avec son pauvre petit pied tout saignant...

— Nous demeurions dans un grenier de la rue de la Mortellerie ; à côté de la porte de l'allée, il y avait un rogomiste : la Chouette y entra en me tenant toujours par la main. Là elle but une demi-chopine d'eau-de-vie sur le comptoir.

— Tonnerre ! je ne la boirais pas, moi, sans être rond comme une pomme.

— C'était la ration de la borgnesse. C'est peut-être pour cela que le soir elle me battait tant. Enfin, nous montons dans notre grenier ; la Chouette ferme la porte à double tour ; je me jette à ses genoux en lui demandant bien pardon d'avoir mangé ses sucres d'orge. Elle ne répond pas, et je l'entends marmotter en marchant dans la chambre : « Qu'est-ce donc que je vas lui faire ce soir, à cette Pégriotte, à cette petite voleuse de sucre d'orge ?... Voyons, qu'est-ce donc que je vas lui faire ? » Et elle s'arrêtait pour me regarder en roulant son œil vert... Moi, j'étais toujours à genoux. Tout d'un coup, la borgnesse va à une planche et y prend une paire de tenailles.

— Des tenailles ! s'écria le Chourineur.

— Oui, des tenailles.

— Eh ! pourquoi faire ?

— Pour te frapper ? dit Rodolphe.

— Pour te pincer ? dit le Chourineur.

— Non, non, dit la Goualeuse tremblant encore à ce souvenir.

— Pour t'arracher les cheveux ?

— C'était... pour m'arracher une dent (1) ! »

Le Chourineur poussa un tel blasphème, et l'accompagna d'imprécations si furieuses, que tous les hôtes du tapis franc se retournèrent avec étonnement.

« Eh bien ! qu'est-ce que tu as donc ? dit Rodolphe.

(1) Nous prions les lecteurs qui trouveraient ces cruautés exagérées de se rappeler les condamnations presque quotidiennes rendues

contre des êtres féroces qui battent et blessent des enfants ; des pères, des mères n'ont pas été étrangers à ces abominables traitements.

— Ce que j'ai?... mais je *l'escarperais* (1), si je la tenais, la borgnesse !... Où est-elle ? dis-le-moi ; où est-elle ? que je la trouve, et je la *refroidis* (2) !

— Et elle te l'a arrachée, ta dent, ma pauvre petite, cette vieille misérable ? demanda Rodolphe pendant que le Chourineur se livrait à l'explosion de sa bruyante colère.

— Oui, monsieur, mais pas du premier coup ! Mon Dieu, ai-je souffert ! elle me tenait la tête entre ses genoux comme dans un étou. Enfin, moitié avec les tenailles, moitié avec ses doigts, elle m'a tiré cette dent ; et puis elle m'a dit : « Maintenant je t'en arracherai une comme ça tous les jours, Pégriotte ; et quand tu n'auras plus de dents je te jetterai à l'eau, où tu seras mangée par les poissons.

— Ah ! la gueuse ! casser, arracher les dents à une pauvre petite enfant ! s'écria le Chourineur avec un redoublement de fureur.

— Et comment as-tu fait pour échapper à la Chouette ? demanda Rodolphe à la Goualeuse.

— Le lendemain, au lieu d'aller à Montfaucon, je me suis sauvée du côté des Champs-Élysées, tant j'avais peur d'être noyée par la Chouette. J'aurais été au bout du monde plutôt que de retomber entre ses mains. A force de marcher... de marcher, je me suis trouvée dans des quartiers perdus, je n'avais rencontré personne à qui demander l'aumône, et puis je n'y pensais pas, tant j'étais effrayée. A la nuit, je me suis couchée dans un chantier, sous des piles de bois. Comme j'étais toute petite, j'avais pu me glisser sous une vieille porte et me cacher au milieu d'un tas d'écorces. J'avais si faim que j'ai essayé de mâcher un peu de pelure de bois, mais je n'ai pas pu, c'était trop dur ; enfin, je me suis endormie. Au jour, entendant du bruit, je me suis encore plus enfoncée sous la pile de bois. Il y avait presque chaud. Si j'avais eu à manger, je n'aurais jamais été mieux de l'hiver.

— Comme moi dans mon four à plâtre.

— Je n'osais pas sortir du chantier, me figurant que la Chouette me cherchait partout pour m'arracher les dents et me noyer, et qu'elle saurait bien me rattraper si je bougeais de là.

— Tiens, ne m'en parle plus de cette vieille gueuse-là, tu me fais monter le sang aux yeux !... Le fait est que tu as eu de la misère, et de la rude misère... pauvre petit rat ; aussi je suis fâché de t'avoir fait peur tout à l'heure en te menaçant de te battre... ce que je n'aurais pas fait, foi d'homme.

— Pourquoi ne m'auriez-vous pas battue ? je n'ai personne pour me défendre...

— C'est justement parce que tu n'es pas comme les autres et que tu n'as personne pour te défendre que je ne t'aurais pas battue. Après ça, quand je dis personne... c'est sans compter le camarade Rodolphe ; mais c'est un hasard... aussi il m'a donné une dégelée de rencontre.

— Continue, ma fille..., dit Rodolphe. Comment es-tu sortie du chantier ?

— Le lendemain, vers le milieu de la journée, j'entends aboyer un gros chien sous la pile de bois. J'écoute... Le chien aboyait toujours en se rapprochant ; tout à coup voilà une grosse voix qui se met à dire : « Mon chien aboie ! il y a quelqu'un de caché dans le chantier. — C'est des voleurs, » reprend une autre voix... Et ces deux hommes se mettent à agacer leur chien, en lui criant : « Pille ! pille !... »

Le chien accourt sur moi ; de peur d'être mordue, je me mets à crier au secours de toutes mes forces. « Tiens ! dit la voix, on dirait les cris d'un enfant... » On rappelle le chien, je sors de dessous la pile de bois, et je me trouve en face d'un monsieur et d'un garçon en blouse. « Qu'est-ce que tu fais dans mon chantier, petite voleuse ? » me dit le monsieur d'un air méchant. Moi, je lui réponds en joignant les mains : « Ne me faites pas de mal, je vous en prie ; je n'ai pas mangé depuis deux jours ; je me suis sauvée de chez la Chouette qui m'a arraché une dent et qui voulait me jeter aux poissons ; ne sachant où coucher, j'ai passé par-dessous votre porte, j'ai dormi la nuit dans vos écorces, sous vos piles de bois, ne croyant nuire à personne. — Je ne suis pas dupe de ça, c'est une petite voleuse, elle vient voler mes bûches ; faut aller chercher la garde... » dit le marchand de bois à son garçon.

— Ah ! le vieux panné ! le vieux plâtras ! chercher la garde !! Pourquoi pas de l'artillerie tout de suite ? s'écria le Chourineur. Voler ses bûches ; et t'avais sept ans... quelle bêtise !..

— C'est vrai, car son garçon lui répondit : « Voler vos bûches, bourgeois ? et comment ferait-elle ? Elle n'est pas seulement si grosse que la plus petite de vos bûches. — Tu as raison, lui répond le marchand de bois ; mais si elle ne vient pas pour son compte, elle vient pour d'autres. Les voleurs ont comme ça des enfants qu'ils envoient espionner et se cacher pour leur ouvrir la porte des maisons. Il faut la mener chez le commissaire. Prends garde qu'elle ne s'échappe... »

— Parole d'honneur ! ce marchand de bois-là était plus bûche que ses bûches, dit le Chourineur.

(1) Je l'escarperais.

(2) Je la tue.

— On me mène chez le commissaire, reprit la Goualeuse ; je m'accuse d'être vagabonde ; on m'envoie en prison ; je suis citée au tribunal et condamnée, toujours comme vagabonde, à rester jusqu'à seize ans dans une maison de correction. Je remercie bien les juges de leur bonté... Au moins, dans la prison... j'avais à manger, on ne me battait pas, c'était pour moi un paradis, auprès du grenier de la Chouette. Et puis, en prison, j'ai appris à coudre. Mais voilà le malheur ! j'étais paresseuse, j'aimais mieux chanter que travailler, surtout quand je voyais le soleil... Oh ! quand il faisait bien beau dans la cour de la geôle, je ne pouvais pas me retenir de chanter... et alors... à force de chanter, il me semblait que je n'étais plus prisonnière. C'est depuis que j'ai tant chanté qu'on m'a appelée *la Goualeuse* au lieu de *la Pégriotte*. Enfin quand j'ai eu seize ans, je suis sortie de prison... A la porte j'ai trouvé l'*ogresse* d'ici et deux ou trois vieilles femmes qui étaient quelquefois venues voir mes camarades prisonnières, et qui m'avaient toujours dit que, le jour de ma sortie, elles auraient de l'ouvrage à me donner.

— Ah ! bon ! bon ! j'y suis, dit le Chourineur.

« — Ma belle petite, me dirent l'*ogresse* et les vieilles... voulez-vous venir loger chez nous ? nous vous donnerons de belles robes, et vous n'aurez qu'à vous amuser. » Moi qui me défilais d'elles, je refuse et je me dis : « Je sais bien coudre, j'ai deux cents francs devant moi... Voilà huit ans que je suis en prison, je voudrais être un peu heureuse, ça ne fait de mal à personne ; l'ouvrage viendra quand l'argent me manquera... » Et je me mets à dépenser mes deux cents francs. Ça a été là mon grand tort, ajouta Fleur-de-Marie avec un soupir ; j'aurais dû, avant tout, m'assurer de l'ouvrage... ; mais je n'avais personne pour me conseiller. Dame ! à seize ans... jetée comme ça dans Paris... on est si seule... Enfin, ce qui est fait est fait... J'ai eu tort, j'en suis punie. Je me mets donc à dépenser mon argent. D'abord j'achète des fleurs pour mettre tout plein ma chambre : j'aime tant les fleurs ! et puis j'achète une robe, un beau châle, et je vais me promener au bois de Boulogne, à Saint-Germain, à Vincennes, dans la campagne... Oh ! j'aime tant la campagne !

— Avec un amoureux, ma fille ? demanda le Chourineur.

— Oh ! mon Dieu, non ! je voulais être ma maîtresse. Je faisais mes parties avec une de mes camarades de prison, une bien bonne petite fille ; on l'appelait *Rigolette*, parce qu'elle riait toujours.

— Rigolette ? Rigolette ? je ne connais pas ça, dit le Chourineur en ayant l'air d'interroger ses souvenirs.

— Je crois bien que tu ne la connais pas ! Je suis sûre qu'elle est bien honnête, Rigolette ; en prison... si elle était la plus gaie, elle était aussi la plus travailleuse, et elle a emporté à elle au moins quatre cents francs qu'elle avait gagnés... Et puis de l'ordre ! il fallait voir ! Quand je dis que je n'avais personne pour me conseiller... j'ai tort... j'aurais bien dû l'écouter... elle... Après nous être amusées pendant huit jours, elle m'a dit : « Maintenant que nous avons pris du bon temps, il faut chercher de l'ouvrage et ne pas dépenser notre argent à ne rien faire... » Moi qui me trouvais si heureuse d'aller dans les champs, dans les bois, c'était à la fin du printemps de cette année, je lui réponds : « Moi, je veux m'amuser encore un peu, plus tard je travaillerai » Depuis ce temps-là je n'ai plus revu Rigolette. Mais, il y a quelques jours, j'ai su qu'elle demeurait dans le quartier du Temple, qu'elle était très-bonne ouvrière, qu'elle gagnait au moins vingt-cinq sous par jour, et qu'elle avait un petit ménage à elle... Aussi pour rien au monde maintenant je n'oserais la revoir ; il me semble que je mourrais de honte si je la rencontrais.

— Ainsi, pauvre enfant, lui dit Rodolphe, tu as dépensé tout ton argent à aller à la campagne... Tu aimes donc bien la campagne ?

— Oh ! oui... ça aurait été mon ambition d'y habiter... Rigolette, elle, au contraire, préférerait Paris, se promener sur les boulevards... Mais elle était si gentille, si complaisante, que c'était pour me faire plaisir qu'elle venait avec moi dans les champs.

— Et tu n'avais pas seulement gardé quelques sous pour te donner le temps de trouver de l'ouvrage ? demanda le Chourineur.

— Si... j'avais gardé une cinquantaine de francs..., mais le hasard a fait que j'avais pour blanchisseuse une femme appelée la Lorraine, la brebis du bon Dieu ; elle était alors grosse à pleine ceinture, avec ça toujours les pieds et les mains dans l'eau à son bateau ! Elle tombe malade. Ne pouvant plus travailler, elle demande à entrer à la Bourbe ; il n'y avait plus de place, elle ne gagnait plus rien. La voilà près d'accoucher, n'ayant pas seulement de quoi payer un lit dans un garni dont on la chasse ! Heureusement elle rencontre un soir, au coin du pont Notre-Dame, la femme à Goubin, qui se cachait depuis quatre jours dans la cave d'une maison qu'on démolissait derrière l'Hôtel-Dieu...

— Eh ! pourquoi donc qu'elle se cachait dans le jour, la femme à Goubin ?

— Pour se sauver de son homme, qui voulait la tuer ! Elle ne sortait qu'à la nuit pour aller acheter



Sortie de la maison des jeunes détenues.

son pain. C'est comme ça qu'elle avait rencontré la pauvre Lorraine, malade et pouvant à peine se traîner, car elle s'attendait à accoucher d'un moment à l'autre... Voyant ça, la femme à Goubin l'emmena dans la cave où elle se cachait. C'était toujours un asile. Là elle partage sa paille et son pain avec la pauvre Lorraine, qui accouche dans cette cave d'un pauvre petit enfant ; et pas seulement une couverture, rien que de la paille!... Voyant ça, la femme à Goubin n'y tient pas ; au risque de se faire assassiner par son homme, qui la cherchait partout, elle sort en plein jour de sa cave et vient me trouver. Elle savait que j'avais encore un peu d'argent et que j'aimais à obliger comme je le pouvais ; aussi, quand Helmina m'a eu raconté le malheur de la Lorraine... qui était obligée de rester dans une cave sur de la paille, avec son enfant... je lui dis de l'amener tout de suite dans mon garni, que je louerais pour elle un cabinet à côté du mien. C'est ce que j'ai fait ; aussi il fallait voir comme elle était contente, la pauvre Lorraine ! quand elle a été couchée dans un lit, avec son enfant à côté d'elle dans un petit berceau d'osier que j'avais acheté... Nous l'avons veillée nous deux Helmina ; quand elle a pu se lever, je l'ai aidée du reste de mon argent jusqu'à ce qu'elle ait pu se remettre à son bateau.

— Et quand tu as eu dépensé ce qui te restait d'argent pour cette pauvre Lorraine et pour son enfant, qu'as-tu fait, ma fille ? dit Rodolphe.

— Alors j'ai cherché de l'ouvrage, mais il était trop tard. Je savais très-bien coudre ; j'avais bon courage, je croyais que je n'aurais qu'à vouloir travailler pour qu'on m'accueille... Ah ! comme je me trompais !... J'entre dans une boutique de lingère pour demander de l'ouvrage, et ne voulant pas mentir, je dis que je sors de prison ; on me montre la porte sans me répondre... Je supplie qu'on me donne du travail à l'essai ; on me pousse dans la rue comme une voleuse... A ce moment-là je me suis souvenue de ce que Rigolette m'avait dit, mais il était trop tard... Petit à petit... j'ai vendu pour vivre le peu de linge et de vêtements qui me restaient... et puis enfin... quand je n'ai plus eu rien... on m'a chassée de mon garni... Je n'avais pas mangé depuis deux jours... je ne savais où coucher... C'est alors que j'ai rencontré l'ogresse et une des vieilles ; sachant où je logeais, elles avaient toujours rôdé autour de moi depuis ma sortie de prison... Elles m'ont dit qu'elles me procureraient de l'ouvrage... je les ai crues... Elles m'ont emmenée... j'étais exténuée de besoin... je n'avais plus la tête à moi... Elles m'ont fait boire

de l'eau-de-vie !... et... et... voilà !... dit la malheureuse créature en cachant sa tête dans ses mains.

— Et y a-t-il longtemps... que tu es la pensionnaire de l'ogresse, ma pauvre enfant ? lui demanda Rodolphe avec un douloureux intérêt.

— Six semaines, monsieur, répondit la Goualeuse en tressaillant.

— Je comprends, dit le Chourineur ; je te connais maintenant comme si j'étais tes père et mère et que tu n'aurais jamais quitté mon giron. Eh bien ! voilà, j'espère, une confession.

— On dirait que tu es chagrine d'avoir raconté ta vie, ma fille ? dit Rodolphe.

— Hélas ! monsieur, dit tristement Fleur-de-Marie, depuis mon enfance, c'est la première fois qu'il m'arrive de me rappeler toutes ces choses-là à la fois... et ça n'est pas gai...

— Bon, dit le Chourineur avec ironie, tu regrettes peut-être d'avoir pas été fille de cuisine dans une gargote ? ou domestique chez de vieilles bêtes, à soigner les leurs ?

— C'est égal... on doit être bien heureux d'être honnête..., dit Fleur-de-Marie avec un profond soupir.

— Oh !... c'te tête !!!... s'écria le Chourineur avec un bruyant éclat de rire. Et pourquoi pas rosière tout de suite ? pour honorer tes père et mère que tu ne connais pas ? »

— Mon père ou ma mère m'ont abandonnée dans la rue comme un petit chien qu'on a de trop... peut-être aussi ils n'avaient pas de quoi se nourrir eux-mêmes !... dit la Goualeuse avec amertume. Je ne leur en veux pas, je ne me plains pas. Mais il y a des sorts plus heureux que le mien.

— Toi ! mais qu'est-ce donc qu'il te faut ? T'es flambante comme une Vénus, t'as pas seulement seize ans et demi, tu chantes comme un rossignol, tu as l'air d'une vierge, on t'appelle Fleur-de-Marie ; et tu te plains ! Mais qu'est-ce que tu diras donc quand tu auras une chaufferette sous les *arpions* (1), et une teignasse en chinchilla, comme voilà l'ogresse ?

— Oh ! je ne viendrai jamais à cet âge-là.

— Peut-être que tu auras un brevet d'invention pour ne pas *bibarder* (2) !

— Non, mais je n'aurai pas la vie si dure ! j'ai déjà une mauvaise toux !

— Ah ! bon ! je te vois d'ici dans le *mannequin du trimbaleur de refroidis* (3). Es-tu bête... va !!!

— Est-ce que ça te prend souvent ces idées-là, Goualeuse ? dit Rodolphe.

— Quelquefois... Tenez, M. Rodolphe, vous comprendrez peut-être ça, vous ; le matin, quand

(1) Pieds. — (2) Vieillir.

(3) Dans le corbillard du cocher des morts.

je vais acheter avec le sou que me donne l'ogresse un peu de lait à la laitière au coin de la rue de la Vieille-Draperie, et que je la vois s'en retourner dans sa petite charrette avec son âne, elle me fait bien souvent envie, allez... Je me dis : Elle s'en va dans la campagne, au bon air, dans sa maison, dans sa famille ;... et moi je remonte toute seule dans le grenier de l'ogresse, où on ne voit pas clair en plein midi...

— Eh bien ! sois honnête, ma fille, fais-en la farce... sois honnête ! dit le Chourineur.

— Honnête ! mon Dieu ! et avec quoi donc voulez-vous que je sois honnête ? Les habits que je porte appartiennent à l'ogresse ; je lui dois pour mon garni et pour ma nourriture ;... je ne puis pas bouger d'ici... elle me ferait arrêter comme voleuse... Je lui appartiens... Il faut que je m'acquitte... »

En prononçant ces dernières et horribles paroles, la malheureuse ne put s'empêcher de frissonner, une larme vint trembler au bout de ses longs cils.

« Alors, reste comme tu es, et ne te compare

plus à une campagnarde, dit le Chourineur. Est-ce que tu deviens folle ? Mais songe donc que, toi, tu brilles dans la capitale, tandis que la laitière s'en va faire la bouillie à ses moutards, traire ses vaches, chercher de l'herbe pour ses lapins, et recevoir une raclée de son mari quand il sort du cabaret. En voilà une destinée qui peut se vanter d'être drôle ! »

La Goualeuse ne répondit pas, son regard était fixe, son sein oppressé, l'expression de sa physionomie péniblement accablée...

Rodolphe avait écouté ce récit d'une terrible naïveté avec un intérêt croissant. La misère, l'abandon, l'ignorance de la vie, avaient perdu cette misérable jeune fille jetée seule... à seize ans, dans l'immensité de Paris !

Involontairement, Rodolphe vint à songer à un enfant adoré qu'il avait perdu... à une petite fille morte à six ans... qui aurait eu alors, comme Fleur-de-Marie, seize ans et demi... Ce souvenir rendait encore plus vive sa sollicitude pour l'infortunée dont il venait d'entendre la douloureuse histoire.

IV. — HISTOIRE DU CHOURINEUR.

Lelecteur n'a pas oublié que deux des hôtes du tapis franc étaient attentivement observés par un troisième personnage, récemment arrivé dans le cabaret.

L'un de ces deux hommes, on l'a dit, coiffé d'un bonnet grec, cachait toujours sa main gauche, et avait instamment demandé à l'ogresse si le Maître-d'École et le Gros-Boiteux n'étaient pas encore venus.

Pendant le récit de la Goualeuse, qu'ils ne pouvaient entendre, ces deux hommes s'étaient plusieurs fois parlé à voix basse en regardant du côté de la porte avec anxiété.

Celui qui portait un bonnet grec dit à son camarade :

« Le Gros-Boiteux n'aboule pas (1). Ni le Maître-d'École non plus.

— Pourvu que le Squelette ne l'ait pas *escarpé* à la *capahut* (2) !

— Ça serait flambant pour nous qui avons *nourri le poupard* (3), et qui devons en avoir notre morceau ! » reprit l'autre.

Le nouveau venu qui observait ces deux hommes était placé trop loin d'eux pour que leurs paroles arrivassent jusqu'à lui ; après avoir plusieurs fois très-adroitement consulté un petit papier caché dans le fond de sa casquette, il parut satisfait de ses remarques, se leva de table et dit à l'ogresse, qui sommeillait dans son comptoir, les pieds sur sa chaufferette, son gros chat noir sur ses genoux :

« Dis donc, mère Ponisse, je vais rentrer tout de suite, veille à mon broc et à mon assiette... car il faut se défier des francs licheurs.

— Sois tranquille, mon garçon, dit la mère Ponisse, si ton assiette est vide et ton broc aussi, on n'y touchera pas. »

(1) Ne vient pas.

(2) Ne l'ait pas assassiné pour lui voler sa part du butin.

(3) Qui avons préparé, ménagé le vol.

LES

MYSTÈRES

DE PARIS

PAR EUGÈNE SUE

ILLUSTRÉ DE 500 DESSINS ORIGINAUX

DE

MM. RICHARD, HENDRICKX, HUART, ETC.

PARIS.

LIBRAIRIE DE COQUILLION,

RUE RICHELIEU.

—
1844

TABLE DES MATIÈRES.

CHAPITRES.	PAGES.	CHAPITRES.	PAGES.
Première partie.		XXXVIII.	Le rêve 194
I.	Le tapis franc. 4	XXXIX.	La lettre 199
II.	L'ogresse. 5	XL.	Reconnaissance. 201
III.	Histoire de la Goualeuse 10	XLI.	La laitière. 205
IV.	Histoire du Chourineur. 16	XLII.	Consolations 211
V.	L'arrestation 21	XLIII.	Réflexions 212
VI.	Thomas Seyton et la comtesse Sarah. 25	XLIV.	Rencontre. 214
VII.	La bourse ou la vie. 28	Quatrième partie.	
VIII.	Promenade. 30	XLV.	Clémence d'Harville. 216
IX.	La surprise. 34	XLVII.	Les aveux. 220
X.	Les souhaits. 38	XLVIII.	Suite du récit. 225
XI.	Murph et Rodolphe. 45	XLIX.	Suite du récit. 250
XII.	Le rendez-vous. 52	L.	La charité. 255
XIII.	Préparatifs 57	LI.	Misère 241
XIV.	Le Cœur saignant. 60	LII.	La dette 247
XV.	Le caveau. 65	LIII.	Le jugement 253
XVI.	Le garde-malade 65	LIV.	Louise. 256
XVII.	La punition. 70	LV.	Rigolette. 263
XVIII.	L'île Adam 76	LVI.	Rigolette. 267
XIX.	Récompense 78	LVII.	Voisin et voisine 271
XX.	Le départ. 81	LVIII.	Le budget de Rigolette. 277
Deuxième partie.		LIX.	Le temple. 284
XXI.	Recherches. 83	LX.	Découverte 290
XXII.	Histoire de David et de Cécily. 91	Cinquième partie.	
XXIII.	Une maison de la rue du Temple. 96	LXI.	Apparition 295
XXIV.	Les quatre étages. 109	LXII.	L'arrestation 298
XXV.	Tom et Sarah. 115	LVIII.	Confession 303
XXVI.	Le bal. 124	LXIV.	Le crime. 310
XXVII.	Le rendez-vous. 129	LXV.	L'entretien 315
XXVIII.	Tu viens bien tard, mon ange! 155	LXVI.	La folie. 319
XXIX.	Le rendez-vous. 142	LXVII.	Jacques Ferrand 325
XXX.	Un ange. 148	LXVIII.	L'étude. 330
Troisième partie.		LXIX.	M. de Saint-Rémy. 335
XXX.	Idylle. 153	LXX.	Le Testament. 340
XXXI.	Inquiétudes. 157	LXXI.	La comtesse Mac-Grégor. 345
XXXII.	L'embuscade 161	LXXIII.	M. Charles Robert. 347
XXXIII.	Le presbytère. 168	LXXIV.	Madame de Lucenay. 350
XXXIV.	La rencontre. 173	LXXV.	Dénouciation 354
XXXV.	La veillée. 176	LXXVI.	Conseils 359
XXXVI.	L'hospitalité. 179	LXXVII.	Le piège. 364
XXXVII.	Une ferme-modèle 185	LXXVIII.	Réflexions 367
XXXVIII.	La nuit. 188	LXXIX.	Projets d'avenir. 369
		LXXX.	Déjeuner de garçons. 375

CHAPITRES.	PAGES.
LXXXI. Saint-Lazare	384
LXXXII. Mont-Saint-Jean	391
LXXXIII. La Louve et la Goualeuse.	397

Sixième partie.

LXXXV. Châteaux en Espagne.	405
LXXXVI. La protectrice	412
LXXXVII. Une intimité forcée.	418
LXXXVIII. Cécily	425
LXXXIX. Le premier chagrin de Rigolette	430
XC. Amitié	456
XCI. Le testament.	441
XCII. L'île du Ravageur	447
XCIII. Le pirate d'eau douce.	454
XCIV. La mère et le fils.	462
XCv. François et Amandine.	470
XCVI. Un garni.	478
XCvII. Les victimes d'un abus de confiance.	484
XCvIII. La rue de Chaillot	495
XCIX. Le comte de Saint-Rémy.	499
C. L'entretien.	505
CI. L'entrevue.	515
CII. Les adieux.	525
CIII. Souvenirs	528
CIV. Le bateau	535
CV. Bonheur de se revoir.	540
CVI. La Louve et Martial.	546
CVII. Le docteur Griffon.	549
CVIII. Le portrait.	552
CIX. L'agent de sûreté.	556
CX. La Chouette	558
CXI. Le caveau	561
CXII. Présentation	566
CXIII. Voisin et voisine	572
CXIV. Murph et Polidori.	574
CXV. Punition	580

Septième partie.

CXVI. L'étude.	587
CXVII. Luxurieux point ne sera	593
CXVIII. Le guichet.	599
CXIX. La Force	607
CXXI. Pique-Vinaigre.	614

CHAPITRES.	PAGES.
CXXII. Comparaison.	620
CXXIII. Maître Boulard.	626
CXXIV. François Germain	653
CXXV. Rigolette.	657
CXXVI. La fosse-aux-lions	641
CXXVII. Complot	647
CXXVIII. Le conteur.	654
CXXIX. Gringalet et Coupe-en-Deux.	660
CXXX. Le triomphe de Gringalet et de Gargousse.	667
CXXXI. Un ami inconnu.	674
CXXXII. Délivrance	678
CXXXIII. Punition.	685
LXXXIV. La banque des pauvres.	689
CXXXV. Les complices.	695

Huitième partie.

CXXXVI. Rodolphe et Sarah	701
CXXXVII. Vengeance	707
CXXXVIII. Furens amoris	711
CXXXIX. Les visions.	715
CXL. L'hospice.	719
CXLI. La visite.	725
CXLII. Mademoiselle de Fermont.	750
CXLIII. Fleur-de-Marie.	754
CXLIV. Espérance	258
CXLV. Le père et la fille.	744
CXLVI. Dévouement	748
CXLVII. Le mariage.	750
CXLVIII. Bicêtre.	755
CLIX. Le Maître-d'École.	763
CL. Morel le lapidaire.	769
CLI. La toilette.	774
CLII. Martial et le Chourineur	779
CLIII. Le doigt de Dieu.	784

Neuvième partie. — Épilogue.

CLIV. Le prince Henri d'Herkausen-Oldenzaal au comte Maximilien Kaminetz.	795
CLV. La princesse Amélie.	805
CLVI. Les souvenirs.	812
CLVII. Aveux	816
CLVIII. La profession	820
CLIX. Appendice	851